

MATTHIEU POUX

Gaule-Orient-Express

Péplum spaghetti

roman historique

ACTES SUD

À Christian.

AVERTISSEMENT

Cher lecteur averti des choses du cinéma,
Avant d'en entreprendre la lecture, sache que ce livre est à peu de chose près au roman historique ce que *L'Homme des hautes plaines* est à *La Chevauchée fantastique*.

Si tu ne connais de l'Antiquité que les gladiateurs huilés, les légionnaires emplumés et le son des trompettes sur décor en carton-pâte, apprête-toi à plonger dans un monde de poisse, d'anomie et de médiocrité qui pourrait être ton quotidien.

Tu n'y apprendras rien, mais sauras tout.

L'APPEL MÉCANIQUE

France, décembre 2016

L'appel remonta le fil souterrain, franchit l'espace qui séparait son oreille de la table de chevet et lui parvint à 7 h 15 du matin. Sa sonorité aiguë, à peine étouffée par la chevelure et les replis du drap, résonnait encore dans son cerveau au sortir de la douche. Comme une longue plainte lugubre, piégée dans les recoins de sa mémoire.

L'ingénieure Karin Olafson n'appartenait pas à cette caste de privilégiés, que la conjuration objective des médias et des ressources humaines rangeait dans la catégorie des travailleurs matinaux. Elle avait consacré une bonne partie de la nuit à la rédaction d'un rapport entamé la veille au crépuscule. Comme chaque matin, ces longues heures passées devant son ordinateur lui inspiraient un sentiment mitigé de bonne et de mauvaise conscience, qu'accentuait encore le goût persistant des adjuvants mobilisés pour cette tâche. Sur la table de cuisine, l'écran allumé projetait sa lueur blafarde sur un conglomerat de mégots figés dans un fond de chardonnay asséché. Son parfum âcre la saisit à la gorge. Vin et cendres. Comme un avant-goût du

funeste destin qui guette les âmes intempérantes et procrastinantes.

“Crémation et libation”, traduisit-elle machinalement dans son jargon d’archéologue spécialiste des sépultures. L’association lui faisait immanquablement penser à l’épopée homérique. À Achille baignant les cendres d’Hector dans le nectar de l’Olympe. Au sang de la terre qui se mêle, sur le bûcher, aux larmes versées sur les êtres chers et le temps perdu. D’un léger tapotement sur le pied du verre, Karin préleva son offrande matinale et la jeta dans la poubelle.

Son travail quotidien n’avait, à vrai dire, pas grand-chose d’une épopée. Les jours et les nuits consacrés à la rédaction de rapports administratifs, à l’organisation de réunions entre élus locaux et promoteurs immobiliers, plus rarement, à la préparation de chantiers dont la direction était confiée neuf fois sur dix à des collègues concurrents, avaient eu depuis longtemps raison de ses passions d’enfant. Celles qu’elle nourrissait, depuis l’âge de douze ans, pour un métier dont l’attrait était surestimé par le grand public.

Sa carrière d’archéologue avait débuté à son arrivée en France dans les années 1990, à la faveur de l’un de ces chantiers d’été dédiés à la formation des étudiants. Dans une ambiance mêlée de travail et de débauche, propice aux flirts estivaux, elle y avait trouvé deux bonnes raisons de ne pas réintégrer son université d’origine à Göteborg. D’une part, la possibilité d’exercer son métier, dans le cadre de contrats à durée déterminée qu’elle avait enchaînés pendant une dizaine d’années. Une relation amoureuse de même nature et de même durée, d’autre

part, nouée dans la poussière avec l'un de ses camarades de chantier.

Au tournant des années 2000, son embauche comme archéologue municipale de la petite bourgade où elle avait jeté l'ancre lui apporta une stabilité professionnelle longtemps espérée. En même temps qu'elle lui fit prendre conscience de la dépendance malsaine qui la liait à sa "passion" et à celui qui la partageait avec elle. De cette première vie, elle avait conservé quelques bons souvenirs, une solide expérience de terrain ainsi que deux enfants, qu'elle confiait une semaine sur deux à leur père resté à Paris. Ces périodes d'accalmie, favorables au travail vespéral, l'étaient tout autant à un travail d'inspection aux conclusions plus que déprimantes.

— *Il est à toi.*

Les derniers mots de l'appel téléphonique reçu une heure plus tôt, prononcés d'une voix aussi stridente que la sonnerie qui l'avait précédé, planaient toujours dans son appartement. Le préposé d'astreinte au secrétariat de la mairie avait adopté, pour la circonstance, le langage détaché des violeurs de sépulture :

— La gendarmerie nous a contactés vers 6 heures du matin. Le macchabée a été trouvé dans les travaux d'extension de la ZAC des Aulnes, en creusant un parking souterrain.

— Le squelette est complet ?

— Il semblerait que oui. Mais dans un sale état.

— Une tombe ?

— Je n'ai pas plus d'info, désolé. Et de conclure : Mais l'officier est formel : il est à toi.

Karin l'avait écouté avec une moue dubitative. Ce n'était certes pas la première fois que l'anthropologue

du service se voyait appelée pour expertise, à la suite de la découverte de restes humains qui s'étaient révélés correspondre à des sépultures datant de l'Antiquité ou du Moyen Âge. En l'occurrence, le problème tenait plus à la localisation du squelette dans un secteur très éloigné de la ville antique, qui avait été rejoint au cours des dernières années par l'urbanisation galopante de la banlieue sud. Aucune nécropole préhistorique, gauloise ou romaine, aucun cimetière médiéval ou moderne, n'avait jamais été signalé dans ce paysage de lande, de fossés parcelaires et de modestes fermes, *a priori* peu propice aux trouvailles spectaculaires.

Karin endossa sa parka siglée et passa emprunter les clés d'un véhicule de service qui l'achemina en moins d'une demi-heure au lieu de découverte. La lande avait déjà fait place à un paysage de ZAC en voie de gentrification. Le chantier de construction avait démarré par le creusement d'un parking et par l'implantation de ses piliers de béton coulé. Le secteur étant considéré comme un désert archéologique, le permis de construire n'avait été assorti d'aucune prescription de fouille, ni même d'aucune vérification préalable.

La nervosité du promoteur était palpable et semblait largement partagée par l'escouade de contremaîtres qui l'entourait. Elle contrastait avec l'indifférence blasée de l'officier de gendarmerie, manifestement soulagé par la tournure d'un dossier qui allait à l'évidence lui échapper. C'est avec un sourire amusé qu'il accueillit Karin sur la passerelle métallique, surplombant le trou béant creusé au fil des semaines par les excavatrices.

— C'est vous, l'archéologue de service ?

— Il paraît, oui.

— Il est là-dessous. Les ouvriers de la tranche du matin nous ont appelés dès qu'ils l'ont trouvé. La mort ne date pas d'hier mais on a suivi la procédure. L'expert du labo est déjà sur place.

— ANH ? demanda Karin d'un air faussement détaché.

— C'est comme ça qu'il s'est présenté. Vous ne serez pas trop de deux pour ramasser les os ? Je peux vous prêter une brouette si vous voulez...

Karin esquissa une légère moue. ANH : l'acronyme désignait les anthropologues du département Anthropologie hématomorphologie de l'IRCGN, l'Institut de recherche criminelle de la gendarmerie nationale. Comme beaucoup de ses collègues, elle ne pouvait s'empêcher de nourrir un certain complexe d'infériorité à l'égard de ces policiers scientifiques adulés du grand public, bénéficiant qui plus est de moyens techniques et financiers indécents : expertises ADN, colorimétriques, parasitologiques et autres analyses hors de prix, appliquées systématiquement dans le cadre d'une procédure routinière. Injustice d'autant plus criante que leurs principaux bénéficiaires étaient souvent d'anciens condisciples. Recrutés au sein d'un service spécial "d'archéologie forensique" dédié à l'étude et au prélèvement des cadavres, ils occupaient désormais la première place au panthéon des héros télévisuels du XXI^e siècle. Ce bref accès de frustration céda rapidement la place, dans son esprit, à la satisfaction de pouvoir ravir le dossier aux collègues transfuges.

Dévalant les marches de l'escalier hélicoïdal qui conduisit la petite troupe au fond de la fosse, Karin se glissa avec confort dans l'ambiance familière du

chantier. Odeur de la terre fraîchement retournée et ronronnement des engins mécaniques. Parvenue au pied de la passerelle, elle rejoignit son collègue de l'ANH, entouré d'un balisage de ruban plastique rouge et blanc. Déjà affairé au dégagement du squelette, raclant à la spatule les reliquats de boue froide qui adhéraient aux ossements, il leva à peine la tête. Équipé d'une blouse blanche portée avec ostentation sous un manteau laissé grand ouvert malgré la fraîcheur matinale, l'homme cultivait à l'évidence son image d'expert, contre laquelle il avait troqué depuis longtemps sa tenue négligée d'archéologue bohème.

Le corps était adossé au rebord du puits circulaire creusé par la foreuse. Karin concentra son regard sur les os blanchis du squelette étendu de tout son long, les jambes comme accrochées en hauteur, conservé presque intégralement à l'exception du crâne. La coloration légèrement plus sombre de la terre qui adhérait aux ossements trahissait avec la couleur beige du terrain, trahissant l'existence d'un creusement dans lequel le corps avait été rejeté sans soin apparent. "Pas une sépulture", fit-elle à voix basse, comme soulagée par la singularité d'une découverte qui ne bouleverserait pas les connaissances acquises pour ce secteur de l'agglomération.

En vingt ans de profession, Karin s'était lassée d'à peu près tout ce qui faisait son quotidien, mais pas de ce genre de rencontre. Quel que soit leur nombre, leur état ou leur ancienneté, tous les nouveaux corps auxquels elle était confrontée lui inspiraient un sentiment mêlé de curiosité et de familiarité. Ces os desséchés manquaient certes un peu de chair – absence qu'elle ressentait plus que

quiconque, après des années de célibat consécutives à sa séparation. Mais ils avaient l'avantage d'être anonymes. Hommes ou femmes, Noirs ou Blancs, gras ou maigres, génies, demeurés ou pires salauds, tous les squelettes qui échouaient entre ses mains se trouvaient réduits à la même banalité immaculée. Le silence n'était pas leur moindre qualité, et n'avait d'égale que leur bonne humeur. Passé l'âge de la vie et des faux-semblants, tous arboraient un même sourire béat, qui rendait leur fréquentation quotidienne nettement plus agréable que celle de ses collègues. De ce genre de collègue-là en particulier, qui lui manifestait plus de froideur et de distance que le cadavre allongé sous ses yeux.

— D'après mes premières observations, trancha l'expert, il s'agit d'un individu adulte, plutôt de sexe masculin à en juger par la robustesse des os et la largeur du bassin.

— Le crâne est absent ? s'exclama Karin, avant de se mordre les lèvres comme si elle cherchait à ravalier sa question.

— Vous avez le sens de l'observation ! Impossible, par contre, d'établir s'il a subi une décapitation ou une décollation du crâne après la mort. Les premières cervicales ont disparu avec la tête. Et pas de cervicales, pas de traces !

La suffisance du propos lui empourpra les joues, mais elle ne se laissa pas déstabiliser.

— D'autres traumatismes apparents ?

— Rien à ce stade. Ce qui est certain, c'est que les chairs se sont décomposées dans un espace colmaté rapidement. On a visiblement affaire à un cadavre frais jeté dans un trou, peu après sa mort et sans ménagement.

Karin nota l'effort de pédagogie. Son vocabulaire, réservé d'ordinaire au grand public et aux groupes scolaires, était tout à fait déplacé dans le cadre d'un échange avec une collègue rompue au jargon anthropologique. Piquée au vif, elle fit remarquer :

— La position des doigts semble indiquer le contraire, non ? Les phalanges sont comme... recroquevillées. Et même noircies par endroits...

— Finement observé. Le cas est fréquent. Peut-être se rongeaient-ils les ongles... À moins qu'il n'ait creusé lui-même son trou... ajouta l'archéologue forensique en ricanant.

Levant les yeux au ciel, Karin soupira intérieurement. Elle choisit de focaliser son attention sur un curieux objet, déposé au niveau du torse. Comme s'il l'avait pressentie, l'expert devança sa question :

— Je l'ai laissé en place : on dirait une sorte de figurine en os, décapitée elle aussi et enroulée dans une feuille de métal, probablement du plomb.

— Une poupée ?

— Aucune idée. À en juger par la taille du squelette, il ou elle n'était pourtant plus en âge d'y jouer !

Karin s'agenouilla et sortit son appareil reflex pour les photographies d'usage. Privée de son matériel d'enregistrement, oublié dans la précipitation du départ, elle prit ses clichés à la volée, par-dessus l'épaule de son collègue, qui dissimulait mal son agacement. Son regard en biais la ravala définitivement du rang de scientifique diplômée à celui de vulgaire journaliste œuvrant pour une feuille de chou locale.

— Vous voulez que je prenne le relais ? demanda-t-elle timidement.

— J'en ai presque fini. Je procède aux prélèvements, au relevé photogrammétrique et embarque

les ossements au labo pour analyse. Parant par avance toute velléité de protestation, il ajouta : C'est la procédure.

Tout légiste qu'il était devenu, il n'entendait manifestement pas se voir disputer son petit périmètre d'archéologue – fût-il forensique. L'officier de gendarmerie, qui n'avait pas perdu une miette de leur échange et cachait mal son embarras, nuança :

— Provisoirement en tout cas. Ce sera à la Drac d'en décider.

— Vous les avez prévenus ? s'enquit Karin à tout hasard.

— Impossible de les joindre. Le planton de service m'a fait comprendre qu'on ne réveillait pas un conservateur à cette heure. Encore moins un conservateur en chef.

Karin comprit qu'elle n'emporterait pas le morceau et se replia, la mort dans l'âme, vers une tentative de sortie honorable :

— Laissez-moi au moins l'objet pour que je l'examine. Percevant les réticences de son collègue, elle insista : À moins que vous ne disposiez, à l'IRCGN, des outils nécessaires pour en déterminer la typologie et l'origine.

Acculé aux confins de ses compétences, l'ANH reprit son travail de raclage en grinçant :

— Si tu y tiens vraiment, je te la laisse, ta poupée !

Rompue aux saillies misogynes qui forment, en criminalistique comme en archéologie, l'essentiel du corpus humoristique des chantiers, Karin se garda bien de répondre et glissa l'objet dans l'un des sachets plastique qu'elle avait emportés à cet effet.

Remontée au sommet de la passerelle, elle y fut rejointe par le promoteur, accompagné d'un homme

arrivé entre-temps, plutôt grand et bien mis de sa personne. Le costume trois pièces contrastait avec le casque en plastique, emblème médiatique des industriels et des élus immergés dans le prolétariat des chantiers ou des usines en difficulté. Jetant un regard furtif à l'homme en costume, le promoteur l'interpella sur un ton volontairement grossier :

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? Faudrait quand même voir à pas trop nous faire attendre !

— J'ai cru comprendre que le corps a été découvert il y a moins de quatre heures, lui répliqua Karin. Il sera reparti avant midi. Pas de quoi remettre en cause les objectifs du chantier, non ?

— Et s'ils décidaient de l'arrêter ? gémit son interlocuteur, implorant son voisin du coin de l'œil.

— Vous avez entendu l'officier de gendarmerie. Ce n'est pas de mon ressort.

— Trop facile ! Évidemment, vous avez été moins regardante pour le magasin d'à côté...

— Je ne suis pas actionnaire chez Ikea, monsieur ! S'il a été construit, c'est qu'il n'y avait rien en dessous. Ce qui rend la présence de ce corps d'autant plus étrange, de mon point de vue.

Dans ce genre de situation, Karin se voyait couramment renvoyée à ses origines suédoises, réduites à la célèbre enseigne de mobilier en kit. Aux yeux des promoteurs, elles valaient autant brevet d'illégitimité que sa condition d'intellectuelle déconnectée des réalités du monde économique. Ou de femme échouée dans l'univers masculin des chantiers de construction. Son interlocuteur n'avait, en l'occurrence, pas tout à fait tort. La construction du conglomérat de tôles bleu et jaune qui surplombait le chantier n'avait effectivement donné lieu à aucune

prescription de fouille. L'intervention opportune des élus locaux auprès du préfet de région habilité à en signer les arrêtés n'y était pas étrangère.

À l'évocation de ce souvenir, Karin prit enfin conscience des qualités du nouvel arrivant et de la raison pour laquelle il avait été appelé à la rescousse de si bon matin. Le dévisageant avec plus d'attention, elle finit par identifier sous le casque de chantier les traits de M. Bouvet, adjoint à la ville responsable des travaux. Toujours silencieux, l'homme se contenta d'opiner, d'un sourire compréhensif mais sans appel.

Conscient de son bon droit, le promoteur enfonça le clou planté par l'expert :

— Nous aussi on a autre chose à faire que de jouer à la poupée !

Pour la seconde fois de la matinée, Karin se résolut à battre en retraite. Amorçant un mouvement de départ :

— J'ai cru comprendre que votre invité-surprise ne regardait pas mon service. Aux limiers de choc de l'ANH de décider de la suite. Ou au conservateur en chef de la Drac, lorsqu'il sera réveillé !

Décontenancé par la virulence de sa réponse, le promoteur troqua ses sarcasmes pour un ton à peine plus conciliant :

— Et le squelette ? Et l'expert de la gendarmerie ? On en fait quoi ?

— Si vous voulez vraiment mon avis, il n'en vaut plus la peine vu son état. Vous aviez prévu de bétonner non ? Coulez sans attendre ! trancha Karin, sans préciser auquel des deux problèmes elle se référait. Elle s'esquiva sans prendre le temps de saluer les deux hommes.

Sur le chemin du retour, l'autoradio débitait ses informations matinales d'une voix monotone. L'élection récente, outre-Atlantique, d'un milliardaire inculte et proche de l'extrême droite y faisait écho à la prorogation, en France, d'un état d'urgence instauré un an plus tôt pour contrer une vague d'attentats sans précédent. Partout ailleurs en Europe, les vieux partis sociaux-démocrates cédaient la place à des forces populistes surgies de nulle part. Experts et analystes se succédaient dans le poste pour débattre des dangers que ces évolutions faisaient peser sur nos démocraties fatiguées. Tous ou presque s'accordant, *in fine*, sur leur confiance en la solidité d'institutions dotées de garde-fous et de contre-pouvoirs propres à dissuader toute velléité dictatoriale. Avec la prescience de l'historienne au fait des errements du passé, Karin repensa intérieurement à la chute de Troie, aux cris de Cassandre étouffés par le fracas des joutes médiatiques. Sa gorge s'emplit à nouveau du goût amer du vin et de la cendre.

Parvenue à son bureau, elle enfila une paire de gants, sortit de son sachet l'objet ramassé une heure plus tôt et l'examina à la lumière de sa lampe de bureau.

Son attention se focalisa quelques instants sur la feuille de plomb déchirée, dont les replis bleutés formaient plusieurs couches. Elle comportait, sur sa face extérieure, une inscription tracée à la pointe dure qui lui avait échappé jusqu'à présent. Préférant l'étude des os à celle du latin, traditionnellement réservée à l'élite des grandes écoles parisiennes, Karin ne prit même pas la peine de s'atteler à leur lecture. Elle s'attarda plus longuement sur les traces de filaments qui zébraient la surface du

plomb : des cheveux, pensa-t-elle, ou des fibres textiles imprimés dans la corrosion du métal.

Les jambes et les bras articulés qui émergeaient du rouleau de plomb ne laissaient planer aucune équivoque sur la fonction de l'objet. Repensant à l'expert, Karin dut concéder qu'il présentait toutes les caractéristiques d'une poupée. Sa surface écaillée, de couleur beige, brillait des reflets caractéristiques d'une matière qui était tout sauf anodine : "De l'ivoire", murmura-t-elle, une denrée tout aussi rare dans l'Antiquité que de nos jours. Le haut du buste comportait une profonde entaille, prouvant que la tête avait été délibérément sectionnée à l'aide d'une lame tranchante.

Revenant malgré elle à l'inscription gravée dans le plomb, Karin déchiffra sans peine les quatre lettres capitales bien détachées à la pointe, formant le mot latin *TIBI*.

"À toi."